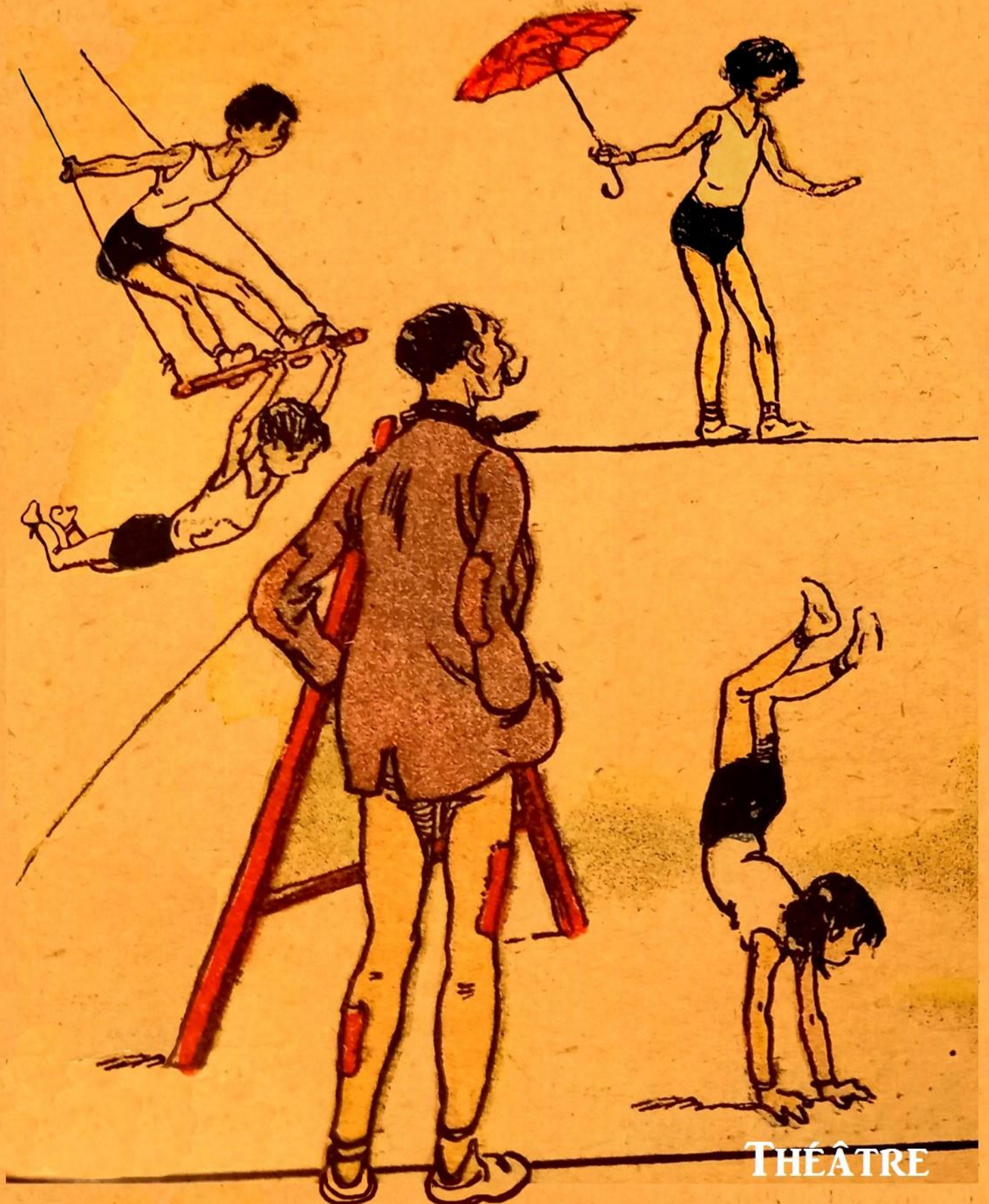


HELLÈLE

Acrobate



THÉÂTRE

Acrobate

(Saynète en un acte, par HELLÈLE.)

PERSONNAGES

ANDRÉ, huit ans.
MADELEINE, sa sœur, neuf ans.
JACQUES, leur cousin, quinze ans.

SCÈNE I

ANDRÉ, MADELEINE

(*André est seul et s'amuse avec des soldats de plomb.*)

MADELEINE *entrant*. — Viens-tu jouer avec moi au jardin, André? As-tu fini tes devoirs?

ANDRÉ, *d'un ton insouciant et continuant à jouer sans se déranger*. — Généralement on n'a pas fini avant d'avoir commencé.

MADELEINE. — Comment? Que veux-tu dire? N'as-tu pas commencé?

ANDRÉ. — C'est exactement cela!

MADELEINE. — Mais, André, à quoi penses-tu? Qu'est-ce que tu attends?

ANDRÉ. — Je n'attends rien du tout. Je ne veux ni faire mes devoirs ni apprendre mes leçons.

MADELEINE. — André! voyons, tu plaisantes?

ANDRÉ. — Pas le moins du monde. Voilà trop longtemps que je proteste contre ces études compliquées qu'on me fait faire au collège. Je n'ai pas le goût des livres, c'est bien simple! Qu'on me fasse apprendre un métier, n'importe lequel!... Mais je déclare tout net que je ne veux plus me fatiguer sur les livres!

MADELEINE, *ironique*. — Oh! te fatiguer!...

ANDRÉ, *haussant les épaules*. — Oui, évidemment, je ne me fatigue pas beaucoup... Mais pour continuer mes études, il me faudrait réellement travailler bien plus que je ne le fais... et je ne le veux pas!

MADELEINE, *choquée*. — Oh! André!

ANDRÉ. — C'est le seul moyen d'en finir. Quand nos parents verront que je ne fais absolument rien en classe, ils seront bien obligés de tenir compte de mes idées et de mes goûts.

MADELEINE. — Mais, André, tu ne réfléchis pas. Tu sais bien que plus tard, quand tu seras grand, il te faudra travailler!

ANDRÉ. — Je n'ai jamais dit le contraire. Je veux bien travailler, mais à autre chose, voilà tout! Surtout avec le professeur qui me fait la classe cette année!... Il ne sait que me donner des lignes à copier, des pensums, des verbes... Il en pleut!

MADELEINE. — A qui la faute, mon pauvre André? Si tu travaillais un peu au lieu d'élever des fourmis dans ton bureau ou de collectionner les bouts de crayons de couleur...

ANDRÉ. — Ah! naturellement, c'est ma faute! Enfin, peu importe! Aujourd'hui encore j'ai deux verbes à copier, et puis des leçons à apprendre et trois problèmes à faire. Eh bien! tu vois, je ne fais rien, je

28-12-1922

m'amuse. Et je continuerai ainsi jusqu'à ce que j'obtienne satisfaction.

MADELEINE. — Que demanderas-tu donc ?

ANDRÉ. — A quitter le collège pour apprendre un métier.

MADELEINE. — Lequel ?

ANDRÉ. — Ah ! je ne suis pas encore absolument fixé.

MADELEINE. — Tu es bien trop jeune !

ANDRÉ. — Mais non, mais non ! bien des jeunes gens de mon âge apprennent déjà un métier. On peut être mousse, apprenti jardinier... même acrobate !

MADELEINE. — Oh ! acrobate ! tu ne voudrais pourtant pas être acrobate ?

ANDRÉ. — Et pourquoi pas, je te prie ? Ce n'est pas un métier si désagréable. On est richement vêtu, on fait valoir sa force et sa souplesse. Tous les soirs, on recueille les applaudissements de la foule... Et au moins, on ne m'enverrait pas me coucher à 9 heures !

MADELEINE. — Oh ! je ne voudrais pas que tu sois acrobate ! D'abord c'est un métier dangereux.

ANDRÉ, railleur. — Pfft ! que voilà bien les filles ! Un métier dangereux ! Ah ! ah !

MADELEINE. — Et puis... enfin... je ne sais pas, moi, mais je t'assure que cela me déplairait de te voir acrobate.

ANDRÉ. — Pourtant, tu admirais bien l'autre jour au cirque ce gymnaste qui sautait d'un trapèze à l'autre. Avoue que c'était joli et gracieux... plus intéressant que de noircir du papier... et que d'apprendre comment $A + B$ sur Z égalent zéro.

MADELEINE. — Non, André, tout cela ce n'est pas sérieux !

ANDRÉ. — Parfaitement sérieux, au contraire. Et comme je le disais ce matin même à Jacques...

MADELEINE. — Tu as parlé à Jacques de ces bêtises-là, à notre grand cousin Jacques ? Ah ! bien, il a dû joliment se moquer de toi !

ANDRÉ. — Du tout, tu fais complètement erreur.

MADELEINE. — Oh ! je ne puis croire qu'il t'ait écouté sérieusement, lui si taquin, si blagueur !

ANDRÉ. — Il a commencé, en effet, par se moquer de moi, je l'avoue. Mais quand il a vu que je lui parlais très sérieusement, il a changé de ton. Et même...

MADELEINE. — Quoi ?

ANDRÉ, triomphant. — Il a fini par me dire qu'il connaissait un peu le chef des Saltarelli, une bande d'acrobates de passage ici. Tu sais que ces acrobates emploient souvent dans leurs exercices d'ensemble de jeunes garçons. Jacques m'a promis de parler de moi à ce M. Saltarelli s'il le rencontre ces jours-ci.

MADELEINE. — Oh ! ce n'est pas vrai ?

ANDRÉ. — C'est la pure vérité ! Naturellement, il me faudrait un certain temps d'apprentissage. (*Fièremment.*) Tu reviendrais bientôt de tes préventions en me voyant sauter légèrement sur les épaules de ces brillants acrobates, faire le double saut périlleux, ou me balancer au trapèze tout au haut du cirque avec un beau costume de soie aux couleurs vives.

MADELEINE. — Oh ! non, André, oh ! non, j'aurais trop peur pour toi ! Oh ! non, je n'irais pas te voir !

ANDRÉ. — Ah ! les filles, tout de même, est-ce assez absurde ! Mais... on a frappé... Entrez.

SCÈNE II

LES MEMES, JACQUES

(*Jacques est vêtu en acrobate et enveloppé d'un ample vêtement, la figure maquillée, le chapeau enfoncé sur les yeux.*)

JACQUES, avec un léger accent étranger. — Bonjour, mes enfants. C'est vous le jeune André ?

ANDRÉ. — Oui, Monsieur, mais excusez-moi, je ne vous connais pas... Je ne sais...

JACQUES. — Je vais me présenter moi-même, sans tarder. (*Ouvrant son vêtement pour faire voir un brillant costume d'acrobate.*) Je suis Archibald Saltarelli, actuellement en tournée à Paris, avec une troupe d'élite.

ANDRÉ, saisi. — Oh ! Monsieur Saltarelli !

JACQUES. — Je viens de rencontrer votre cousin, M. Jacques. Il m'a parlé de vos intentions, de votre désir...

ANDRÉ, rayonnant. — Oh ! Monsieur, vous savez ?...

JACQUES. — Cela se trouve à merveille. J'ai besoin d'un jeune garçon de votre âge. Je ne vous payerai pas pour commencer, puisque vous ne savez rien faire, probablement ?

ANDRÉ, timidement. — Je sais un peu de gymnastique.

JACQUES. — Savez-vous faire le saut périlleux ?

ANDRÉ. — Non.

JACQUES. — Savez-vous marcher sur les mains, la tête en bas ? sauter sur un cheval au trot ? ou monter à la corde lisse à la force du poignet ?

ANDRÉ. — Non.

JACQUES. — Je m'en doutais. Eh bien ! vous apprendrez tout cela. En attendant, vous serez habillé et nourri. Et vous figurerez dans les entrées de clowns. Vous aurez vite fait d'apprendre quelques cabrioles. Il vous faudra savoir tomber et recevoir des bourrades. Allons, cela vous va-t-il ?

ANDRÉ. — Oh ! oui, Monsieur.

JACQUES. — Eh bien ! c'est une affaire entendue. Je vous emmène.

ANDRÉ. — Comment ? comme cela ? tout de suite ?

JACQUES. — Naturellement. Je vous dis que j'ai besoin d'un jeune garçon. Ce n'est pas dans six mois, ni dans huit jours, c'est tout de suite. Avant de monter ici, j'ai vu Monsieur votre père. Il m'a dit qu'il renonçait à rien obtenir de vous, et que si vous consentiez à apprendre la profession d'acrobate, je pouvais m'entendre directement avec vous. Donc, si nous sommes d'accord, je vous embauche, et en route !

ANDRÉ, un peu troublé. — Je vais préparer mon bagage.

JACQUES. — Prenez très peu de chose, je ne veux pas m'encombrer de colis.

MADELEINE. — Oh ! Monsieur, réellement, vous n'allez pas enlever mon frère comme cela, subitement ?

JACQUES. — Mais pourquoi pas, Mademoiselle ?

Puisque cela lui plaît et que cela m'arrange, tout le monde sera content. Mais allez donc, si vous voulez bien, lui aider à faire son petit sac ; ce sera plus vite fait. Et surtout qu'il prenne très peu de chose !

(*André et Madeleine sortent.*)

SCÈNE III

JACQUES, *seul.*

J'aime mieux qu'elle ne reste pas là, cette bonne Madeleine, elle serait capable de découvrir tout de suite la supercherie ! Et si elle savait avoir affaire au cousin Jacques lui-même... elle vendrait aussitôt la mèche ! Jusqu'ici, ils ne m'ont reconnu ni l'un ni l'autre. Ils ne savent pas, d'ailleurs, que je me suis fait faire ce brillant déguisement pour le bal costumé de Mme de Valoir. Avec ma figure poudrée et maquillée, et puis un petit accent britannique, je suis à peu près méconnaissable et je vais pouvoir donner une bonne leçon à cet étourdi d'André. Ah ! ah ! le gaillard, il ne veut plus de livres ni de cahiers ! Je vais lui faire voir en rose son apprentissage dans l'acrobatie, et tâcher de lui donner une belle peur pour le faire revenir à des idées plus saines.

SCÈNE IV

JACQUES, ANDRÉ

JACQUES, *d'un ton bref.* — Eh bien, tu es prêt, mon garçon ?

ANDRÉ. — Tout de suite, Monsieur. Ma sœur finit mon sac.

JACQUES. — Tu es bien décidé, n'est-ce pas ? Il ne faudra pas changer d'avis dans huit jours. C'est un engagement que tu prends.

ANDRÉ. — Oui, oui, Monsieur. Je suis absolument décidé... et très content.

JACQUES. — Tu n'en as pas l'air.

ANDRÉ. — C'est à cause de Madeleine, ma sœur... Elle pleure comme une fontaine parce que je dois m'en aller.

JACQUES. — Bah ! cela passera ; dans deux jours elle ne pensera seulement plus à toi.

ANDRÉ. — Oh ! si... Je crois que oui... Mais enfin, nous ne serons pas séparés pour toujours. Je reviendrai la voir.

JACQUES. — Ah ! pour cela n'y compte pas ; tu auras du travail, tu sais !

ANDRÉ. — Mais les jours de congé ? le jeudi ou le dimanche ?

JACQUES. — Hein ? tu dis ? le jeudi ou le dimanche ? Mais ce sont nos journées les plus chargées !... matinée et soirée !... Tu n'y penses pas ?

ANDRÉ. — C'est vrai ! Mais alors, j'aurai peut-être quelques vacances ?... vers Noël ou Pâques ?

JACQUES, *levant les bras au ciel.* — Qu'est-ce que tu chantes là ? En pleine saison de fêtes !... des vacances !... juste au moment où on a le plus de travail !... du travail par-dessus la tête !... Est-ce que tu déraisonnes ?

ANDRÉ. — Mais alors ?...

JACQUES, *sèchement.* — Ta sœur n'a pas besoin de toi. D'ailleurs, sitôt mon engagement fini, nous partirons pour l'étranger. Nous voyagerons beaucoup. Cela te va ?

ANDRÉ. — Oh ! oui. Et je suis si content d'être débarrassé des livres et des cahiers !

JACQUES. — Ah ! mais tu n'en seras pas complètement débarrassé. Tu sais bien que l'instruction est obligatoire jusqu'à treize ans. Seulement, tes études seront un peu moins complètes. Tu n'en auras pas plus de loisirs pour cela. Sitôt les devoirs faits et les

leçons apprises, il faudra se mettre au travail. Ce n'est pas une petite affaire que s'assouplir et se désarticuler.

ANDRÉ, *effrayé.* — Se désarticuler ?

JACQUES. — Eh oui ! dans les premiers temps je te promets de belles courbatures et des douleurs dans tous les muscles. Mais tu t'y feras. Et puis, les exercices au trapèze, à la barre fixe ; les cabrioles, les sauts périlleux, la précision des mouvements, la souplesse pour se faire envoyer de l'un à l'autre et retomber juste au point voulu... cela ne s'apprend pas en quelques instants... ni sans contusions, chutes et bignes.

ANDRÉ, *songeur.* — Sans doute...

JACQUES. — Je te préviens d'avance que je tiens à une exacte soumission. Je n'admets ni distractions ni étourderies. Dans notre métier, une seconde d'erreur peut provoquer une chute, un accident parfois terrible. Aussi je suis très strict au travail. Et si tu n'es pas assez attentif et exact, gare aux punitions !

ANDRÉ, *inquiet.* — Est-ce que vous donnez aussi des verbes à copier ?

JACQUES, *éclatant de rire.* — Des verbes ? Non, tu veux rire ; ce n'est pas une punition cela !

ANDRÉ, *rassuré.* — Ah ! tant mieux !

JACQUES. — Non, non, les verbes, c'est du temps perdu... et nous n'en avons pas à perdre ! Quelques bons coups de badine ou de cravache, houp ! cela ne prend pas de temps, c'est fait tout de suite... et le patient s'en souvient !

ANDRÉ. — Comment ? vous... vous donnez... des coups de cravache ?

JACQUES. — Rien de meilleur, mon garçon, pour faire marcher droit les mauvaises têtes.

ANDRÉ. — Mais...

JACQUES. — Il n'y a pas de mais ! Ton bagage est-il bientôt prêt ?

ANDRÉ, *troublé.* — Je pense que oui... Je ne sais pas... Ah ! voici Madeleine.

SCÈNE V

LES MÊMES, MADELEINE

MADELEINE, *se tamponnant les yeux avec son mouchoir.* — Voici ton sac, André. J'espère n'avoir rien oublié d'important.

ANDRÉ. — Merci, Madeleine.

JACQUES. — Eh bien ! partons vite. Je vais présenter ma nouvelle recrue à la troupe. J'espère réussir mieux avec toi qu'avec tes devanciers. Je n'ai pas eu de chance avec les jeunes garçons qui t'ont précédé. L'un s'est cassé la jambe en tombant du trapèze...

MADELEINE. — Oh ! Monsieur, je vous en prie, ne lui faites pas faire d'exercices si dangereux !

JACQUES. — Bah ! il n'aura qu'à se bien tenir ! On n'a pas idée de lâcher le trapèze quand on est en l'air !... Un autre était d'une exigence incroyable : il ne pouvait dormir, son lit était trop dur, et les bêtes faisaient trop de bruit.

ANDRÉ. — Comment, les bêtes ?

JACQUES. — Oui, il couchait dans l'écurie ; c'est là aussi que tu vas habiter : un petit lit de sangle entre le box des chiens savants et la stalle du dromadaire. Cela ne sent pas toujours très bon, mais on s'y fait. Et puis, ce jeune délicat se plaignait toujours de la nourriture : il n'avait pas assez, ou bien ce n'était pas mangeable !... Bref, un jour je l'ai surpris en train de... vous ne devineriez pas !

ANDRÉ. — Quoi donc ?

JACQUES. — Eh bien ! mes pauvres amis, ce gourmand était en train de manger... la soupe de l'élé-

phant Jojo... à même le baquet... Oui!... c'est comme je vous le dis! une pâtée affreuse!

MADELEINE, *indignée*. — Eh bien! c'est la preuve qu'il avait réellement faim, le malheureux! Est-ce donc ainsi que vous nourrissez vos pensionnaires?

JACQUES. — Vous pensez bien si j'étais furieux de ce sans-gêne! Le gourmand a reçu, je vous assure, une verte correction!

MADELEINE. — C'est indigne!

JACQUES. — Et le lendemain on l'a mis à la porte avec quelques bons coups de pied.

MADELEINE, *bouleversée*. — Oh! mon pauvre André, je t'en prie...

JACQUES. — J'avais retrouvé un successeur plus accommodant. Mais il était comme toi, André, il ne savait rien faire. Et il était douillet, douillet!... Dans ses exercices, quand il tombait un peu rudement, c'étaient des lamentations à n'en plus finir. De même quand dans une parade ou une entrée comique il recevait un coup de pied un peu brutal ou un coup de fouet trop cinglant, il geignait, pleurnichait. Naturellement, les clowns s'en amusaient, et il finissait par recevoir tant de bourrades, de taloches et de coups, qu'il en était tout couvert de bleus. Et j'ai dû m'en séparer. J'avais beau me servir de la cravache, je ne pouvais plus rien en obtenir.

MADELEINE. — André, oh! André, je ne veux pas que tu partes avec cet homme!

JACQUES. — Comment, Mademoiselle, vous ne voulez pas? Mais il s'est engagé, il m'a donné sa parole!

ANDRÉ, *hésitant*. — Je... je ne savais pas très bien ce que vous demandiez de moi.

JACQUES. — Ta, ta, ta, ce sont des prétextes! Allons, en route! Dépêchons-nous!

ANDRÉ. — Mais j'y songe, maman n'est pas ici. Il faut que j'attende pour lui dire au revoir.

JACQUES, *ironique*. — Maman! maman! Crois-tu que j'aie le temps de l'attendre? La mienne est en Amérique. Je ne l'ai pas vue depuis six ans. Tu feras comme moi.

ANDRÉ. — Oh! Monsieur, je ne peux pas partir comme cela sans la voir.

JACQUES. — Tu m'ennuies, je suis pressé. Elle viendra te voir au cirque... mais pas longtemps, parce que tu auras de l'occupation! Tu penses bien qu'elle ne viendra pas te border tous les soirs.

ANDRÉ, *avec un soupir*. — Non... sans doute...

JACQUES. — Et tu seras des mois et des années sans la voir... non plus que ton père et ta sœur.

ANDRÉ. — Décidément, Monsieur, je n'avais pas bien réfléchi...

JACQUES. — Qu'est-ce que tu chantes là? Tu sembles hésiter maintenant? Je t'offre un engagement superbe : je t'apprends le métier de façon impeccable... Je t'habille à mes frais... et si tu es un peu en haillons dans la journée, tu seras du moins vêtu de soies resplendissantes pour te montrer au public...

ANDRÉ. — Cela m'est bien égal!

JACQUES. — Comment? Que signifie?

ANDRÉ. — Cela signifie que je ne veux pas quitter mes parents et ma sœur, et suivre un inconnu pour être maltraité, mal nourri, battu, et risquer de me casser les membres.

JACQUES. — Ah! mais, ah! mais, mon garçon, il n'y a plus à y revenir! Tu t'es engagé.

ANDRÉ, *suppliant*. — Monsieur, écoutez, je ne savais pas!

JACQUES. — De gré ou de force, je t'emmène.

ANDRÉ. — Et si je refuse d'obéir?

JACQUES. — Je t'ai dit comment je venais à bout des mauvaises têtes. J'ai une cravache excellente!

ANDRÉ. — Oh! Monsieur, de grâce!...

JACQUES, *terrible*. — En route, et plus vite que ça!

MADELEINE. — Monsieur! Monsieur! écoutez-moi! Laissez mon frère! Je vous donnerai des dommages-intérêts... une compensation... n'importe quoi!

JACQUES. — C'est inutile, Mademoiselle!

MADELEINE, *serrant brusquement les poings et se plaçant devant son frère*. — Eh bien! je vous empêcherai de l'emmener! Vous me passerez plutôt sur le corps!

JACQUES, *riant*. — Oh! oh! Madeleine, comme tu y vas!

MADELEINE, *interloquée*. — Comment?... hein?... quoi... mais... je ne me trompe pas?... C'est... ce n'est pas l'acrobate!

ANDRÉ. — Que veux-tu dire?

JACQUES, *riant*. — Ce n'est pas l'acrobate? Mais qui donc alors, Mademoiselle?

MADELEINE. — Oh! méchant, c'est toi Jacques! J'aurais dû m'en douter! Que c'est vilain à toi d'avoir joué cette comédie!

ANDRÉ. — Mais oui, c'est Jacques! Oh! c'est trop fort! Je ne t'avais pas reconnu.

MADELEINE. — Mais alors, toutes ces histoires... ce n'était pas vrai?... Et les petits acrobates ne sont pas si malheureux que tu le disais?

JACQUES. — Non, Dieu merci! Mais je voulais donner une leçon à André et le dégoûter de ses rêves absurdes. Il faut vivre à la place où Dieu nous a mis et ne pas toujours nous figurer que nous serions plus heureux ailleurs. Nulle part il ne serait aimé et choyé comme il l'est ici. Tu ne m'en veux pas trop, André?

ANDRÉ. — Non... tu as raison, Jacques. J'ai compris la leçon... Je t'en remercie.

MADELEINE, *avec indignation*. — Eh bien! moi, je n'en dis pas autant! Non, non, Jacques, tu m'as fait trop de peur et trop de chagrin. C'est méchant et cruel. Je ne te le pardonne pas du tout! Viens avec moi, André, allons ensemble au jardin pour oublier un peu ces émotions pénibles. Laissons Jacques avec ses inventions malfaisantes.

ANDRÉ. — Merci, ma bonne Madeleine, mais je n'irai pas jouer tout de suite.

MADELEINE, *surprise*. — Pourquoi?

ANDRÉ. — Je vais d'abord copier mes deux verbes, apprendre mes leçons et faire mes problèmes.

MADELEINE. — Oh! André, est-ce possible?... Alors, vraiment?... Cette comédie de Jacques...

ANDRÉ. — ... m'a fait réfléchir, oui! Je suis décidé à travailler comme mes parents le désirent. Et, plus tard, quand je serai instruit, je verrai à choisir une situation en rapport avec mes goûts et mes capacités.

MADELEINE. — Oh! alors, Jacques, je te pardonne; oui, je te pardonne de tout cœur! Nos parents seront si contents! Tu es un bon garçon tout de même!

JACQUES, *riant*. — A la bonne heure! Allons, faisons la paix et embrassons-nous.

MADELEINE. — Ah! non, pas tout de suite!

JACQUES. — Comment?

MADELEINE, *riant*. — Va d'abord te débarbouiller! Et je te sauterai au cou quand je pourrai embrasser autre chose que de la peinture et de la poudre!

HELLÈLE.